

La fortune de Gaspard *Conte d'été* d'Éric Rohmer

Thierry Horguelin

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1996). Review of [La fortune de Gaspard / *Conte d'été* d'Éric Rohmer]. *24 images*, (83-84), 23–23.

CONTE
D'ÉTÉ
D'ÉRIC ROHMER

La fortune de Gaspard

PAR THIERRY HORGUELIN



Gaspard (Melvil Poupaud), celui qui choisit de ne pas choisir, et Margot (Amanda Langlet).

Il en va d'Éric Rohmer comme de Woody Allen et de quelques autres: leur méthode étant connue de longue date, chaque nouveau rendez-vous est placé sous le double signe de la surprise et des reconnaissances. Le plaisir d'un cinéma de série tel que la pratique Rohmer tient à la combinatoire, au jeu d'écart et d'échos qu'entretient chaque film avec les précédents. Ainsi, le troisième — et le meilleur à ce jour — Conte des quatre saisons s'inscrit dans la lignée rohmérienne des films de vacances (*La collectionneuse*, *Pauline à la plage*, *Le rayon vert*), propose une construction en symétrie inverse du conte précédent (trois hommes et une femme résolue pour *Conte d'hiver*, trois femmes et un éternel indécis pour celui-ci), tout en confirmant le penchant de son auteur pour les longs prologues muets (comme dans *Conte de printemps*¹) et l'enquête ethnologique (aux interviews du *Rayon vert* et de *L'arbre, le maire et la médiathèque* répond ici un excursus quasi documentaire sur la chanson de marin bretonne). Et puis, magie du cinéma, comment ne pas être ému de retrouver, treize ans après *Pauline à la plage*, une Amanda Langlet épanouie en grâce et en beauté, dans le rôle le plus attachant du film?

Cela ne veut pas dire qu'il faut connaître tout l'œuvre de Rohmer pour prendre un vif plaisir à ce film délectable, l'un des plus sensuels, l'un des plus drôles aussi, de son auteur. Au contraire, car *Conte d'été* est aussi un prototype, un objet singulier. Pour la première fois depuis longtemps chez Rohmer, le protagoniste est masculin. Encore les héros des Contes moraux étaient-ils mus par une idée fixe, et partagions-nous, via la voix off, leur point de vue. Au lieu que Gaspard est envisagé de l'extérieur et reste jusqu'au bout, dans son incomplétude et son irrésolution congénitale, une énigme. Peut-être est-il même le personnage le plus indéchiffrable de l'œuvre de Rohmer.

Gaspard est un jeune homme «transparent» à qui, dit-il, il n'arrive rien d'intéressant. Venu à Dinard attendre Léna, il se lie d'amitié avec Margot, qui le pousse bientôt dans les bras de Solène. Mais Gaspard est l'homme des sincérités successives. Entre Margot la confidente, Solène la sensuelle et Léna la cruelle, le cœur de ce caméléon du sentiment est un petit bouchon qui se laisse porter par le courant. C'est ainsi que la chanson plutôt niaise qu'il compose sur sa guitare change trois fois de dédicataire, et qu'il propose presque simultanément aux trois jeunes femmes un voyage à Ouessant, pour se trouver bientôt piégé dans un guépier inextricable...

Chez Rohmer, le temps des vacances renvoie toujours à une vacance plus fondamentale des personnages qui les trouve disponibles à la tentation érotique ou amoureuse. Au dilemme qu'ils affrontent alors se superpose un problème d'itinéraire et d'emploi du temps (ici, aller ou non à Ouessant, et avec laquelle des trois), qui impose la nécessité, aussi bien topographique que morale, d'un choix. Or, Gaspard est celui qui choisit de ne pas choisir, jusqu'à ce que le hasard, ce demiurge ambigu du cinéma de Rohmer, choisisse pour lui, au terme d'un impayable chassé-croisé téléphonique.

La perfection limpide de l'écriture et de la mise en scène rohmériennes, leur alliage désarmant de naturel (dans l'appréhension documentaire du cadre balnéaire) et de sty-

lisations (dans le dialogue et les situations) sont tels que la fiction ne prend pas la réalité comme décor mais semble en émaner naturellement, comme si l'aventure naissait véritablement de la vie même. On n'insiste pas assez sur la séduction sensible, et même épidermique, du cinéma de Rohmer, sur sa merveilleuse disponibilité à l'instant, aux incidents clima-

tiques et aux variations saisonnières. Pour peu qu'on ait l'esprit flâneur (le film n'est pratiquement fait que de promenades et de déambulations à deux), on savourera la façon dont ce géomètre subtil tire parti d'une exposition flottante pour enserrer l'air de rien le spectateur dans les fils d'une intrigue dont il n'a pas deviné la mise en place, et l'on s'abandonnera avec bonheur à la nonchalance étudiée de *Conte d'été*, accordée aussi bien à son cadre estival qu'aux velléités de son héros. Plus que jamais, chez Rohmer, l'homme s'avance «les yeux bandés» comme disait la romancière du *Genou de Claire*. Les adieux poignants sur le débarcadère où l'histoire avait commencé, et le pressentiment de ce qui aurait pu être entre Margot et Gaspard et qui n'a pas été, voilent *in fine* ce film solaire d'un nuage de mélancolie. ■

1. À ceux qui trouvent son cinéma bavard, Rohmer a répondu récemment qu'il se tenait pour un cinéaste muet! Humour et provocation à part, le rapport des personnages au paysage dans *Le rayon vert* et *Conte d'été* porte sans conteste l'empreinte frémissante de Murnau.

CONTE D'ÉTÉ

France 1996. Ré. et scé.: Éric Rohmer. Ph.: Diane Barataier. Mont.: Mary Stephen. Mus.: Philippe Eidel et Sébastien Erms. Int.: Melvil Poupaud, Amanda Langlet, Gwenaëlle Simon, Aurélie Nolin. 113 minutes. Couleur. Dist.: Prima Film.